

SÉLECTION ALBUMS

SERGEI PROKOFIEV  
Piano Sonatas 4, 7 et 9



Alexander Melnikov, piano.  
La tendance à l'expansion propre au tempérament slave se traduit, chez Serge Prokofiev, par un art de l'extension dont témoignent ses sonates pour piano. Tentaculaires sur le plan digital et conquérantes dans le domaine expressif, celles qu'a réunies Alexander Melnikov

pour former le deuxième volet de son intégrale procèdent d'une dimension kaléidoscopique qui invite à transcender l'imagerie du propos. Ainsi, dans le Finale de la 4<sup>e</sup> (1917), le compositeur donne-t-il l'impression de jongler avec les figures de style comme avec des quilles à tête sculptée. La célèbre 7<sup>e</sup> (1942), l'une des trois sonates dites « de guerre », mène une campagne méthodique, avec frappes ciblées et diversions galopantes. Quant à la 9<sup>e</sup> (1947), tout en glissement progressif hors des cadres, elle exige une virtuosité non plus de bête de concours, mais d'improvisateur génial. Immense dans chaque cas, Melnikov se hisse au niveau de Prokofiev. ■ PIERRE GERVASONI 1 CD Harmonia Mundi.

FRANCK AMSALLEM  
Gotham Goodbye



Pianiste et compositeur, Franck Amsallem avait exploré, dans de précédents disques, les standards du jazz. En solo et étant par ailleurs chanteur dans *Amsallem Sings* (2009), puis en trio et encore chanteur dans *Franck Amsallem Sings vol. II* (2014), et à nouveau en solo dans le coffret collectif *At Barloyd's* (2018). Pour *Gotham Goodbye*, c'est en quartette et avec huit de ses compositions – et une reprise de *Last Night When We Were Young*, d'Harold Arlen et Yip Harburg, 1935 – qu'Amsallem révèle à nouveau tout son talent. Dans ses doigts, une bonne partie de l'histoire du piano jazz, un délié expressif, l'exactitude du choix des notes. Dans son écriture, une lisibilité, une évidence mélodique à la manière, justement, des standards. Le saxophoniste Irving Acao, le contrebassiste Viktor Nyberg et le batteur Gautier Garrigue constituent de remarquables compagnons d'élan swing (*From Two To Five*, *Gotham Goodbye*, *From Twelve To Four*) et d'aériennes ballades (*A Night in Ashland*, *In Memoriam*). ■ SYLVAIN SICLIER 1 CD Jazz & People/PIAS.

BIG THIEF  
Two Hands



Décidément, la prolifération des Brooklynais Big Thief contraste avec le tempo modéré de leurs douces chansons – à peine six mois séparent *Two Hands* de son prédécesseur, le déjà encensé *U.F.O.F.* En l'espace de trois ans, après quatre albums et une tournée jusqu'ici ininterrompue, la formation emmenée par la captivante Adrienne Lenker (28 ans, chant et guitare), Buck Meek (guitare), Max Oleartchik (basse) et James Krivchenia (batterie) s'impose parmi les plus excitantes de la scène folk rock indépendante. Si les titres de *U.F.O.F.* et *Two Hands* ont été composés au cours de la même période, la méthode d'enregistrement et l'environnement diffèrent sensiblement : à rebours du premier, acoustique et peaufiné dans un studio de Seattle (Washington), ce second acte, produit à El Paso (Texas), s'oriente vers l'aridité, l'électricité et la spontanéité. *Shoulders* et *Not* traduisent la formidable intensité scénique du groupe, tout en actualisant la mélancolie rugueuse de Neil Young période *Zuma* (1975). Encore une réussite. ■ FRANCK COLOMBANI 1 CD 4AD/Beggars.

SOUAD MASSI  
Oumniya



Après *El Mutakallimûn* (Les Orateurs), paru en 2015, où elle met sa voix et sa guitare au service des vers d'éminents poètes arabes, anciens ou contemporains (Zuhayr Ibn Abi Sulma, Al-Asmai, Ahmed Matar...), Souad Massi renoue, dans *Oumniya* (mon souhait), avec l'écriture pour chanter – en dialecte algérois le plus souvent – d'une voix paisible et pleine ce qui l'attriste, la révolte et la porte. Sur une musique entre folk et chaâbi, des mots, des métaphores, en résonance avec l'actualité de l'Algérie – son pays quitté pour la France en 1999 –, des colères et des espoirs (« *Je pleure mais je reste debout. Je reste debout et je dois avancer* », dans *Wakfa*). Accompagnée par un quintette acoustique d'une belle éloquence (dont Mokrane Adlani, au violon, et le joueur de mandole et guitariste Mehdi Dalil, coréalisateur avec elle de ce sixième album), elle compose des mélodies voilées de mélancolie qui enchantent l'oreille. A ses chansons, la chanteuse ajoute un titre de l'Égyptien Nader Abdallah (*Salam*, sur une musique de Khaled Eize) et deux chansons en français, *Pays natal* (emprunté à Françoise Mallet-Joris et Marie-Paule Belle) et *Je chante*, que lui a écrite Magyd Cherfi. ■ PATRICK LABESSE 1 CD Naïve/Believe.

ANGEL OLSEN  
All Mirrors



Avec *My Woman* (2016), l'Américaine commençait à s'émanciper de son image de chanteuse folk crépusculaire, en optant pour une pop-rock synthétique mâtinée de chœurs aux réminiscences sixties. *All Mirrors*, quatrième album de la native de Saint-Louis (Missouri) élargit encore, et de manière spectaculaire, son spectre musical, quitte à se mettre en danger.

# Maria Ribot et Mathilde Monnier en duo face au temps qui passe

Onze ans après « Gustavia », les deux danseuses se retrouvent dans « Please Please Please », une pièce sur la vieillesse et la transmission

DANSE

Est-ce une limace surdimensionnée?», s'interroge un spectateur en pénétrant dans la Grande Salle du Centre Pompidou, à Paris. La scénographie imaginée par Annie Tolleter, sur laquelle s'adosse la pièce *Please Please Please*, cosignée par les danseuses et chorégraphes Maria Ribot, 57 ans, et Mathilde Monnier, 60 ans, ainsi que le metteur en scène Tiago Rodrigues, 42 ans, est un mystère. Et soudain, vian, après une heure de représentation, voilà que les deux interprètes dépècent la chose et nous abandonnent sans prévenir devant un tapis de fourrure et une structure de grillage, belle comme une carcasse d'animal échoué. La peau de bête est devenue accessoire décoratif biffant la vie au passage. Est-ce parce que les duettistes viennent de parler transmission et vieillesse que l'image finale prend cette résonance? Sans doute, mais l'envie d'une suite persiste, suspendue dans le vide après une virée intrigante, mais erratique, qui laisse perplexe.



Maria Ribot et Mathilde Monnier dans « Please Please Please ». GREGORY BATARDON

*Please Please Please* est l'une des six productions qui s'affichent depuis le 14 septembre jusqu'au 16 novembre, dans quatre théâtres, à Paris et en Ile-de-France, dans le cadre du grand portrait de La Ribot, proposé par le Festival d'automne, à Paris. Entre la performance d'une durée de trois heures *Panoramix* qui relance trente-quatre *Pièces distinguées*, créées entre 1993 et 2000, celle autour du rire cruellement hystérique transperçant trois femmes dans *Laughing Hole* (2006), ce zoom sur le parcours de La Ribot permet de prendre la mesure d'une pensée intense et frondeuse qui chahute les frontières.

**Combinaison bonbon de pop star**  
Avec *Please Please Please*, l'artiste déploie un autre talent que celui de danseuse performeuse : elle devient comédienne. Lestée d'un texte écrit par Tiago Rodrigues qu'elle a dû apprendre par cœur, non sans difficulté selon ses dires, elle se jette dans cette dérive en eaux incertaines avec la fièvre qu'on lui connaît. En combinaison bonbon de pop star, Ribot et Monnier s'emparent d'une dizaine d'histoires courtes plus ou moins bizarres sur du gros rock qui stimule le cardio. Une femme en fauteuil roulant échappe de justesse à la noyade; une autre écrit une lettre de désaccord à son père qu'elle n'enverra jamais; une

troisième tombe du manège dans un trou... Peur, instabilité, incompréhension, perte de soi, accident, le cauchemar semble ne jamais s'arrêter.

La Ribot et Mathilde Monnier maintiennent un joli taux d'engagement physique. La course contre le temps les fait d'abord patiner en se jouant d'une séance gym tonic avec brio. La danseuse s'escrime à rester dans le mouvement, la prouesse, à résister, et mieux plier si besoin. Se mettre en quatre au sens strict, casser les articulations, avoir la jambe à l'oreille pour tendre un arc vers des horizons impossibles fait partie de l'ordinaire quotidien. Quand la musique donne, le duo vrille illico et rampe vers de nouvelles incarnations.

Le thème de la transmission surfile de rouge l'ensemble de la pièce. La question de devenir père ou mère, plus précisément ici celle de la maternité, du lien aux enfants, ouvre un dialogue cocasse entre les deux femmes. Si le texte s'accroche un peu trop aux clichés de l'amour et de la mort, il fait en particulier surgir le périlleux accord entre les générations qui s'opposent et c'est sans doute bien ainsi. Plus grande que sa mère, plus belle, mais surtout différente et meilleure assurément, merveilleusement autre, là est aussi le cœur de l'affaire pour

une fille. Que laisse-t-on derrière soi au-delà de l'incroyable besoin d'amour et de reconnaissance?

Avec *Please Please Please*, auréolé d'un ton de supplication, La Ribot et Mathilde Monnier, qui vient de clore six ans passés à la direction du Centre national de la danse, à Pantin, se sont bien retrouvées. Leur premier duo, *Gustavia*, créé en 2008, faisait un joli tête-à-queue en se prenant les pieds dans le tapis du burlesque féminin. Elles se risquent aujourd'hui dans un autre exercice de style aux mailles nettement plus lâches en dépit de la présence du fameux metteur en scène portugais à leurs côtés. Si elles tiennent bien les rênes d'un

spectacle qui les distinguent, dernier fait rêver à une versie plus virulente et inconfortable dont les thèmes sont là, mais qui reste à l'état latent. Comme les textes troués et déconnectés de Tiago Rodrigues ou l'armature de fil de fer dépouillée laisse un arrière-goût d'inachevé. ■

ROSITA BOISSEAU

**Portrait La Ribot, Festival d'automne, jusqu'au 16 novembre.**  
**Please Please Please, de Maria Ribot, Mathilde Monnier, Tiago Rodrigues. Centre Pompidou, Paris 4<sup>e</sup>.**  
Jusqu'au 20 octobre, à 20 heures et dimanche à 17 heures.

GALERIE

PASCAL CONVERT  
Galerie Eric Dupont

Destruction et disparition sont les obsessions de Convert. Il en saisit les traces par la sculpture, la photographie, le film et l'écriture. De Bamiyan, en Afghanistan, il a rapporté en 2016 des images de la falaise dont les bouddhas ont disparu. En Arménie, en 2018, il a vu comment le cimetière de Djoulfa est détruit par les soldats d'Azerbaïdjan, pays voisin et ennemi. Ils arrachent et jettent dans le fleuve Araxe les pierres tombales anciennes, les khatchkars gravés de croix votives et d'entrelacs. Des rares qui avaient été déplacés auparavant dans des monastères, il a pris les empreintes par frottement et photographie. Elles sont aux murs, tirages sombres pour les uns, d'un gris léger de fusain pour d'autres, menacées de se perdre dans le noir ou de s'effacer, comme au bord de l'anéantissement.



NICK CAVE AND WARREN ELLIS